

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

LES DISCIPLES DE NOTRE-SEIGNEUR

NATHANAEL

CÉLIDONIUS OU L'AVEUGLE-NÉ

ZACHÉE

S. MARTIAL

PAR MGR GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THEOLOGIE,
PARIS GAUME ET C^o, ÉDITEURS, 3, RUE DE L'ABBAYE, 1890

TABLE

NATHANAEL, P. 1

CÉLIDONIUS OU L'AVEUGLE-NÉ, P. 5

ZACHÉE, P. 7

SAINT MARTIAL, P. 10

NATHANAEL

I - Après avoir appelé à l'apostolat saint André et saint Pierre, son frère, «Jésus, nous dit saint Jean au chapitre premier, voulut aller en Galilée, et rencontra Philippe, et lui dit : Suivez-Moi. Or, Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre. Philippe rencontra Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé Jésus de Nazareth, fils de Joseph, duquel Moïse a écrit dans la loi et que les Prophètes ont annoncé. Et Nathanaël lui dit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui répondit : Venez et voyez.

«Jésus vit Nathanaël venant à Lui, et dit : Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a point de déguisement. Nathanaël Lui dit : D'où me connaissez-Vous ? Jésus répondit et lui dit : Avant que Philippe vous ait appelé, quand vous étiez sous le figuier, Je vous voyais. Nathanaël répondit et lui dit : Maître, Vous êtes le fils de Dieu, Vous êtes le roi d'Israël. Jésus répondit et lui dit : Parce que Je vous ai dit que Je vous voyais sous le figuier, vous croyez ; vous verrez de plus grandes choses ; et Il ajouta : En vérité, Je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme».

II - Trois choses en particulier ressortent de ces lignes évangéliques : le zèle de Philippe, la droiture de Nathanaël et la bonté de Notre-Seigneur.

Le zèle de Philippe. Il vient d'être appelé à l'apostolat par cette parole du Sauveur : Suivez-Moi. Embrassé du zèle qui désormais le consumera, il veut aussitôt en répandre les flammes. Il cherche son ami Nathanaël et le conduit au Sauveur. Bien que l'Évangile dise simplement qu'il Le trouva, nous savons par la tradition qu'il L'avait cherché avec beaucoup de soin, à cause de Sa grande réputation de science dans les Écritures.

La droiture de Nathanaël. A la différence d'autres savants ou prétendus tels, qui s'obstinent dans leur incrédulité, malgré l'éclat des miracles, Nathanaël cherche la vérité avec candeur. La révélation miraculeuse que Jésus lui fait amène sur ses lèvres cette profession de foi : Maître, Vous êtes le Fils de Dieu. Celui qui connaît le fond des cœurs savait d'avance qu'il en serait ainsi, car en voyant venir Nathanaël, Il lui dit : Voici un vrai Israélite, en qui il n'y a point de déguisement. Expression de la vérité, cet éloge apprenait à Nathanaël que Jésus n'était pas un homme, mais le Dieu inspecteur des cœurs. Il n'en fallait pas plus pour rendre sa foi inébranlable.

La bonté de Notre-Seigneur. Rien de fortuit dans toutes les circonstances que nous venons de rapporter. Tout avait été préparé par la sagesse divine, qui atteint son but avec autant de douceur que de force. Ce n'est point par hasard que Philippe se trouve sur le passage du Sauveur, que Nathanaël s'assied sous le figuier et qu'après l'avoir cherché, Philippe le rencontre à Cana et le conduit au Sauveur. Afin de récompenser la foi de Nathanaël en lui donnant de nouvelles grâces, Jésus lui promet des miracles plus grands, et entre autres la révélation de Sa gloire, au milieu de la cour céleste, L'adorant, L'aimant, Le servant, Le glorifiant comme son Dieu et le roi immortel des siècles.

III - Avant de dire qui était Nathanaël et ce qu'il est devenu après sa conversion, il nous semble bon de donner quelques détails sur la ville de **Bethsaïde**, berceau de saint Philippe, et dont il est souvent parlé dans l'Évangile. Elle était située sur les bords du lac de Tibériade, à trois lieues environ de Capharnaüm, et comptait parmi les principales villes de la Galilée et de la Décapole. Son nom hébreu veut dire *Maison de la Pêche*, parce qu'elle était habitée surtout par des pêcheurs ; elle fut la patrie des trois apôtres Pierre, André et Philippe.

Bethsaïde eut l'insigne honneur d'être plusieurs fois visitée par Notre-Seigneur Jésus-Christ : c'est là qu'Il fit un grand nombre de miracles, dont, pour son malheur, elle ne sut pas profiter. Aussi, son endurcissement lui attira cette terrible menace : «Malheur à toi, Bethsaïde, parce que si les miracles dont tu as été témoin avaient été faits à Tyr et à Sidon (villes idolâtres), elles auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice». La menace du Sauveur s'est accomplie. Il y a déjà plus de deux cents ans qu'il ne reste plus de cette ville opulente que cinq ou six pauvres cabanes.

Nathanaël était de Cana en Galilée. Cette petite ville, célèbre par le miracle du changement de l'eau en vin, était à environ douze lieues de Bethsaïde.

On croit que c'est en se rendant aux noces, où devait assister Notre-Seigneur, avec Sa sainte Mère et Ses disciples, que Philippe rencontra Nathanaël et le conduisit au Sauveur. C'était une noble conquête, car Nathanaël était très versé dans les Écritures. Il ne paraît pas cependant qu'il fût docteur de la loi. Afin de mieux faire ressortir la divinité du christianisme par la disproportion des moyens avec l'immensité de l'entreprise, **le Fils de Dieu évita de choisir, pour la conversion du monde, des savants en titre : sa préférence fut pour des hommes inconnus, ignorants et grossiers.**

Tous les anciens monuments comptent Nathanaël au nombre des soixante-douze disciples : c'est lui, disent-ils, que notre divin Maître chargea de **faire la lecture pendant le repas de la dernière Cène**. On voit encore au grand séminaire de Bourges trois lambeaux d'une ancienne tapisserie, dont l'un représente saint Ursin, appelé sous le nom de Nathanaël par Notre-Seigneur ; l'autre, saint Ursin lisant à la Cène ; et le troisième, recueillant le sang de saint Étienne.

Les mêmes monuments ajoutent qu'à son baptême il changea son nom de Nathanaël en celui d'Ursin. Ce n'est pas le seul exemple de changement de noms qui se trouve parmi les apôtres. Notre-Seigneur lui-même changea le nom hébreu de Son Vicaire, Simon Barjona, en celui de Pierre, Petrus ; et saint Paul son nom de Saul en celui de Paul. On en conçoit le motif. Très peu connus des Grecs et des Romains, les noms hébreux étaient de nature à faire passer les prédicateurs de l'Évangile pour des espèces de barbares, et la barbarie de leur nom pouvait être un préjugé assez puissant contre la doctrine qu'ils annonçaient.

Nathanaël fut témoin de la troisième apparition de Notre-Seigneur à Ses disciples, après Sa Résurrection, et prit part à la seconde pêche miraculeuse de saint Pierre dans la mer de Tibériade. Saint Jean raconte ainsi le miracle prophétique qui figurait la conversion du monde entier.

«Simon-Pierre et Thomas, appelé Didyme, Nathanaël qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée, et deux autres disciples de Jésus, étaient ensemble. Simon-Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous y allons aussi avec vous. S'en allant donc, ils montèrent ensemble dans une barque ; et ils ne prirent rien de cette nuit-là.

«Le matin venu, Jésus parut sur le rivage ; les disciples néanmoins ne s'aperçurent point que c'était Jésus. Cependant Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Ils Lui répondirent : Non. Il leur dit : Jetez le filet à droite de la barque, et vous trouverez. Ils le jetèrent donc, et ils ne pouvaient le tirer tant il y avait de poissons. Alors le disciple que Jésus aimait dit à Pierre : C'est le Seigneur» (Jean, xxi, 1-7).

Saint Jean ajoute que le filet ne se rompit pas, quoiqu'il fût rempli de cent cinquante-trois gros poissons : image de l'union des fidèles et de leur soumission au Saint-Siège dans cette seconde prédication de l'Évangile. Car la pêche figure la prédication, **où les hommes attirés par la grâce se prennent d'eux-mêmes dans le filet de la parole divine**. Pierre, devenu pêcheur d'hommes, comme le lui avait dit Notre-Seigneur, jette une première fois son filet sur le monde entier, et il y prend tant de poissons que le filet se rompait (Luc, v, 4-7) : image de la division que les hérésies mirent parmi les fidèles dès le temps des apôtres. Mais après que les épreuves de l'Église auront affermi les fidèles comme l'étaient les disciples après la résurrection, il y aura une autre prédication de l'Évangile où le filet ne se rompra pas, si plein qu'il soit, comme nous commençons à le voir par la foi docile et l'attachement au Saint-Siège des nouveaux chrétiens convertis par nos missionnaires dans le monde entier.

Nathanaël prit part à cette seconde pêche, si consolante et si glorieuse. Il aida Pierre à jeter le filet, et il conduisit la barque à terre avec les autres disciples, traînant le filet plein de poissons (Jean, xxi, 8). Il mangea avec Notre-Seigneur du pain qu'il en reçut et des poissons qu'ils avaient pris. Il entendit Jésus dire à Simon-Pierre : Simon, fils de Jean, M'aimes-tu plus que ceux-ci ? Et après que Simon eut confessé trois fois qu'il L'aimait, pour réparer la triple négation qu'il avait faite dans la Passion, il entendit ces immortelles paroles qui firent de Pierre l'évêque des évêques : Pais mes agneaux, pais mes brebis (Ibid., 15-17).

IV - Or, Nathanaël représentait la France, où il prêcha, où il vécut de longues années et où il est mort. Dieu voulut que la France, si attachée au Saint-Siège, fût témoin en la personne d'un de Ses premiers apôtres du pouvoir qu'Il donnait à saint Pierre sur tout Son troupeau ; et que devant donner tant de pêcheurs d'hommes, surtout dans les derniers siècles, elle prit part en Nathanaël à la dernière pêche miraculeuse de saint Pierre.

Car Nathanaël, nous l'avons dit, fut l'apôtre de Bourges, ce que nous allons prouver en montrant que saint Pierre envoya dans les Gaules et ailleurs un grand nombre d'évêques ; et que de toute antiquité la ville de Bourges a regardé Nathanaël comme son premier évêque.

Quant à la première assertion, voici ce que nous lisons dans Baronius : «La Sicile eut pour évêques, établis par saint Pierre, Pancratius, Martianus, Berillus et Philippe ; en Italie, Capoue lui dut Priscus ; Naples, Asprenus ; Terracine, Epaphrodite ; Aquilée, Marc, différent de l'Évangéliste ; Népi, Ptolémée ; Fiésole, Romulus ; Lucques, Paulin ; Ravenne, Apollinaire ; Vérone, Euprepus ; Padoue, Prosdocimus ; Pavie, Syrus.

«Dans les Gaules, il envoya Martial au pays de Limoges, de Toulouse et de Bordeaux ; au Nord, à Tongres, à Cologne, à Trèves, Materne et Valère ; à Reims, Sixte ; à Arles, Trophine ; à Sens, Savinien ; au Mans, Julien ; à Vienne et à Mayence, Crescent ; à Châlons, Memmius ; à Bourges, Ursinus ; en Auvergne, Austremonne ; en Saintonge, Eutrope ; en Germanie, Eucharis, Egiste et Marcion ; en Espagne, Torquatin, Ctésiphon, Seclindus, Indeletius, Cæcilius, Hesy-chius, Euphratius et d'autres encore».

Pour la seconde, nous avons la tradition constante de l'Église de Bourges et les Actes de saint Ursin, retrouvés dernièrement par l'infatigable M. Faillon dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain des Prés. Ce manuscrit, peint au dixième siècle, est la copie d'un autre plus ancien, en sorte que le texte primitif touche à nos premières origines chrétiennes.

La tradition de l'Église de Bourges s'est gravée en caractères ineffaçables, non seulement dans la mémoire des

peuples, mais encore dans la liturgie de cette Église et dans les sculptures de sa magnifique cathédrale. Dans l'office de saint Ursin, on lit que le fondateur de l'Église de Bourges reçut le nom d'Ursin à son baptême, et que son premier nom était Nathanaël, qu'il fut présent à la Cène et même qu'il y fit la lecture pendant le repas, Notre-Seigneur l'ayant désigné pour remplir cette fonction ; qu'il suivit saint Pierre à Rome, assista à son martyre, et qu'enfin saint Clément ayant pris le gouvernement de l'Église, saint Ursin fut envoyé par lui à Bourges pour y prêcher la foi¹.

Outre les anciennes tapisseries, conservées au grand séminaire, et que nous avons mentionnées, les sculptures de la cathédrale redisent à toutes les générations la fondation de l'Église de Bourges par saint Ursin. D'abord, la cathédrale est dédiée à saint Étienne, premier martyr, parce que, suivant l'usage connu des premiers chrétiens, Nathanaël, témoin de la mort de saint Étienne, avait recueilli et apporté une partie de son précieux sang. Ensuite, le dernier portail à droite, au pied de la vieille tour, appelé portail de Saint-Ursin, est orné de la statue de l'apôtre du Berry, en costume épiscopal.

Les trois bas-reliefs du tympan sont consacrés à reproduire diverses scènes de sa vie. On y voit saint Ursin recevant sa mission du Pape, qui tient les clefs de l'Église de la main gauche, et bénit de la droite. Derrière saint Ursin se tient debout saint Just, son compagnon d'apostolat. Plus loin, saint Ursin porte les reliques de saint Étienne dans un coffret. Enfin, on le voit à Bourges accomplissant sa mission.

Dans le bas-relief au-dessus, on voit à droite saint Ursin ; Léocade à genoux est à ses pieds. A gauche, saint Ursin debout et de profil, en costume épiscopal, bénit l'église qu'il a fait construire et dans laquelle il dépose les reliques de saint Étienne. Il est accompagné de plusieurs diacres en costume.

V - Venons maintenant aux Actes de saint Ursin, dont nous avons dit l'intégrité et l'antiquité.

«Le très saint Ursin, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fut le premier évêque de Bourges. Envoyé de Rome par les saints Apôtres, porteur du précieux sang de saint Étienne, premier martyr, pour répandre dans les Gaules les semences de l'Évangile, il se rendit dans le pays de Bourges, et entra résolument dans la ville. Aussitôt il se mit à l'œuvre. Ses premiers auditeurs furent de pauvres vieillards, hommes et femmes ; puis, vinrent les gens d'une médiocre fortune ; enfin, les hommes et les femmes du plus haut rang, qui crurent à l'Évangile et qui furent baptisés.

«Alors, l'antique ennemi du genre humain suscita contre le nouveau prédicateur des persécuteurs nombreux et ardents, qui en vinrent jusqu'à le poursuivre avec des chiens furieux. Loin de se décourager, le saint prêcha avec plus d'ardeur, si bien qu'une grande multitude se déclara pour lui et forma une fervente chrétienté.

«Or, en ce temps-là le gouverneur romain de l'Aquitaine et du Berry était un noble sénateur, nommé Léocadius. Quoique païen, il menait une vie religieuse, comme le centurion Corneille de Césarée, et habitait alternativement Lyon et Bourges. A cause des nombreux pâturages dont cette dernière ville était environnée, il avait fait bâtir une vaste écurie pour ses chevaux. Mise à la disposition du saint étranger et purifiée de toute souillure, cette écurie fut la première église de Bourges. Bientôt elle devint trop petite.

«Alors le saint évêque se mit à chercher le moyen de trouver un endroit plus grand et plus digne pour y placer les reliques du premier martyr. Il fit part de ses pensées aux personnages les plus respectables par l'âge et par la noblesse, devenus ses disciples. D'une voix unanime, ils lui dirent que le palais de Léocadius remplirait ses intentions.

«Sans doute, répondit le saint ; mais comment pouvons-nous l'obtenir ?» Eux, qui connaissaient la grande bonté du gouverneur, lui dirent : «Offrez-lui quelques petits présents, ainsi qu'à ses fidèles serviteurs, et peut-être le palais vous sera donné».

«Mais je n'ai rien à donner», répondit Ursin. Ce grand amateur de la pauvreté pratiquait à la lettre le précepte que le divin Maître lui avait donné en l'envoyant devant lui, avec les soixante-douze disciples ses compagnons : «Vous ne porterez rien en voyage, ni besace, ni pain, ni monnaie à la ceinture ; et n'ayez pas deux tuniques».

«Ces fervents chrétiens s'étant alors concertés, ils parlèrent au peuple et réunirent trois cents pièces d'or, auxquelles ils joignirent un grand vase d'argent, appelé vulgairement *Afferta* ; puis ils exhortèrent le saint homme à se rendre à Lyon, où résidait en ce moment le sénateur Léocadius. Arrivé dans cette ville, Ursin se présenta au gouverneur, à qui il offrit le vase avec les trois cents pièces d'or.

«Le très doux prince l'interrogea avec bonté, en lui disant : «Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? et quel est votre nom ? - Je suis, répondit Ursin, le disciple du tout-puissant Seigneur Jésus-Christ ; je suis chrétien et on m'appelle Ursin. J'ai été envoyé de Rome dans les Gaules par les saints Apôtres du même Seigneur Jésus-Christ, avec le très précieux sang d'Étienne, premier martyr du Christ. Je viens de Bourges, où j'ai acquis à Dieu un grand peuple.

«- Que voulez-vous obtenir de nous ? continua Léocadius. - Si vous voulez exaucer ma demande, dit le bienheureux, accordez au très haut et tout puissant Dieu et à Étienne son premier martyr, le palais que vous possédez dans la ville de Bourges, afin que j'y place ses reliques avec un grand honneur». Le Seigneur inspira au digne sénateur d'écouter favorablement la prière du bienheureux. «Fasse le ciel, dit-il, que ma maison plaise au Très-Haut, afin qu'elle soit une maison de prière».

«Pénétré de reconnaissance, Ursin adressa au prince quelques paroles pour l'exhorter à recevoir la foi catholique en se faisant baptiser. «Si la puissance de votre Dieu me vient en aide, je ferai ce que vous désirez», répondit Léocadius. Et pour ne pas paraître mépriser les présents qu'on lui offrait, il prit dans le vase d'argent trois pièces d'or, comme gages de bénédiction ; puis il encouragea le bienheureux en lui disant : «Retournez avec votre présent à la cité de Bourges ; prenez possession de la maison que vous m'avez demandée et dédiez-la, comme vous voudrez, en l'honneur de votre Dieu et du martyr dont vous m'avez parlé. Quand je retournerai dans ce pays, je m'entretiendrai plus longuement avec vous».

¹ Cette mission, attribuée à saint Clément, et non à saint Pierre, contredit Baronius et les actes primitifs de saint Ursin. C'est par erreur qu'elle fut glissée dans l'office de Bourges. Voir M. Faillon, *Vie de saint Ursin*. Monuments inédits, etc, t. II, p. 420 et suiv.

« Ayant reçu des lettres du prince, Ursin rentra plein de joie à Bourges, montra les lettres de Léocadius et se mit en devoir de transformer le palais en église. Le travail ne fut pas long. Aidé des serviteurs mêmes du palais, il put consacrer la nouvelle église, aux calendes d'octobre. Il la dédia solennellement en l'honneur de Dieu tout-puissant et du bienheureux Étienne, premier martyr, et y plaça comme un titre d'impérissable noblesse les reliques de ce saint.

« Peu de temps après, le prince revint à Bourges. Le bienheureux accourut à sa rencontre, le visage joyeux, et s'étant entretenus quelques instants, ils se séparèrent. Le lendemain le saint évêque, accompagné de fidèles catholiques, vint trouver Léocadius et lui montra avec évidence la vérité de la foi chrétienne ainsi que la nécessité de l'embrasser. Le très doux prince crut en Dieu et demanda le baptême, qui lui fut donné, ainsi qu'à son fils Lusor encore enfant, par le saint prélat.

« Quant à son frère Caremusclus, il persista dans l'erreur païenne. Mais plus tard, étant devenu catholique, il fut enflammé d'une telle ardeur de foi, qu'il abandonna presque tous les très anciens domaines du pays de Bourges, où il possédait des maisons, avec tout leur mobilier et leurs serviteurs, à Dieu et à saint Étienne, premier martyr du Christ. Il en fit une cession en bonne forme au bienheureux Ursin, voulant sans doute accomplir ainsi la parole du Prophète : « Mon âme vit pour Dieu et ma race Le servira : *Anima mea Deo vivit, et semen meum serviet ipsi* »,

VI - Le Dieu qui ne laisse pas sans récompense un simple verre d'eau froide justifia les espérances du généreux bienfaiteur. Sa race glorifia noblement le Seigneur. Son digne frère Léocadius fut l'aïeul ou le bisaïeul d'un des plus illustres martyrs de Lyon, Vettius Épagatus, mis à mort vers la fin du second siècle, sous la persécution de Marc-Aurèle, avec saint Pothin et un grand nombre d'autres témoins de la foi de Jésus-Christ.

Le saint évêque changea en églises les maisons données par Caremusclus, et pendant plusieurs années continua avec zèle à étendre le règne de l'Évangile. Enfin, le jour de la récompense arriva. Le bienheureux Ursin fut averti par une fièvre violente que la fin de son exil approchait. Ayant réuni ses disciples, il les fortifia par de saints enseignements ; puis désigna pour lui succéder Senecianus, homme très saint ; et la vingt-septième année de sa prédication, le quatrième jour des calendes de janvier, il passa à une vie meilleure.

Et moi aussi, ô mon Dieu ! que je meure de la mort des saints : *Moriatur anima mea morte justorum*.

CÉLIDONIUS OU L'AVEUGLE-NÉ

I - Si la vérité en face de l'erreur, le courage en face du danger, la simplicité en face de la ruse, la tranquillité en face des emportements de la haine, forment le même contraste que dans un tableau les ombres et la lumière ; si ce contraste est un des meilleurs éléments de la poésie, on peut défier tous les auteurs païens d'offrir un récit comparable à celui qu'on va lire.

II - «Comme Jésus passait, écrit saint Jean au chapitre XI, versets de 1 à 38, il vit un homme aveugle de naissance. Et Ses disciples l'interrogèrent : Maître, qui a péché, celui-ci, son père ou sa mère, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni celui-ci, ni son père, ni sa mère, n'ont péché, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui : il faut que Je fasse les œuvres de Celui qui M'a envoyé, tandis qu'il est jour ; la nuit vient où personne ne peut agir. Tandis que Je suis dans le monde, Je suis la lumière du monde.

«Après qu'Il eut ainsi parlé, Il cracha en terre, fit de la boue avec Sa salive, et frotta de cette boue les yeux de l'aveugle. Et Il lui dit : Allez-vous-en, et vous lavez dans la piscine de Siloë (mot qui signifie *l'Envoyé*). Il y alla donc, et se lava, et revint ayant recouvré la vue. Or, les voisins, et ceux qui l'avaient vu auparavant demander l'aumône, disaient : N'est-ce pas celui-ci qui était assis et qui mendiait ? Les uns disaient : C'est lui. Les autres disaient : Non, c'en est un qui lui ressemble. Mais lui disait : C'est bien moi.

«Ils lui demandèrent donc : Comment vos yeux ont-ils été ouverts ? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a pris de la boue et a frotté mes yeux, en me disant : Allez à la piscine de Siloë, et lavez-vous. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. Et ils lui dirent : Où est-il ? Il dit : Je ne sais pas.

«Alors ils amenèrent aux Pharisiens celui qui avait été aveugle. Or, c'était le jour du sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pharisiens donc lui demandèrent aussi comment il avait recouvré la vue, et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, et je me suis lavé et je vois. Quelques-uns des pharisiens disaient : Donc cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde point le sabbat. Les autres disaient : Comment un pécheur peut-il faire de tels prodiges ? Et il y avait division entre eux. Ils dirent de nouveau à l'aveugle : Et toi, que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète. Mais les Juifs ne crurent point de lui qu'il eût été aveugle, et qu'il eût recouvré la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère.

«Et ils les interrogèrent disant : Est-ce là votre fils que vous dites être né aveugle ? comment donc voit-il maintenant ? Le père et la mère leur répondirent : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle. Mais comment voit-il maintenant, ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas. Il a de l'âge, interrogez-le ; qu'il réponde pour lui-même. Son père et sa mère parlaient ainsi, parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs étaient déjà convenus que si quelqu'un confessait que Jésus était le Christ, il serait chassé de la synagogue ; c'est pourquoi son père et sa mère disaient : Il a de l'âge, interrogez-le.

«Ils appelèrent donc pour la seconde fois l'homme qui avait été aveugle, et lui dirent : Rends gloire à Dieu ; nous savons que cet homme est un pécheur. Il répondit : S'il est pécheur, je n'en sais rien ; je sais seulement que j'étais aveugle, et que maintenant je vois. Ils lui dirent de nouveau : Que t'a-t-il fait ? Comment a-t-il ouvert tes yeux ? Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu ; pourquoi le voulez-vous encore entendre ? Voulez-vous aussi devenir Ses disciples ? Ils le maudirent donc, et lui dirent : Sois Son disciple, toi ; pour nous, nous sommes disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci nous ne savons d'où Il est.

«L'aveugle répondit : Certes, c'est une chose étrange que vous ne sachiez d'où Il est, et Il a ouvert mes yeux ! Or, nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais si quelqu'un sert Dieu et fait Sa volonté, Il l'exauce. Jamais on n'a ouï dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si celui-ci n'était pas de Dieu, Il ne pourrait rien. Ils répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et tu nous enseignes ! et ils le chassèrent.

«Jésus ayant appris qu'ils l'avaient chassé, et l'ayant rencontré, Il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? Et il répondit : Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en Lui ? Jésus lui dit : Vous L'avez vu, et c'est Celui qui vous parle. Alors il reprit : Je crois, Seigneur ; et se prosternant il L'adora».

III - Tous les miracles de Notre-Seigneur sont des miracles d'amour et de miséricorde. Sans exception, **tous** ont pour but de **prouver Sa divinité, dont la croyance peut seule sauver le genre humain.** Afin de la faire briller dans tout son éclat, Il donne la vue à un aveugle-né : chose que ne firent jamais, depuis le commencement du monde, ni les patriarches ni les prophètes. Il choisit le jour du sabbat pour opérer le miracle, afin de montrer qu'Il était au-dessus de la loi. Il l'opère en mettant de la boue sur les yeux de l'aveugle : ce qui était plus propre à le rendre encore plus aveugle, si cela eût été possible.

Si la puissance de Notre-Seigneur est digne de toute notre admiration, la docilité de l'aveugle n'est guère moins admirable. Il ne dit pas, il ne pense pas même à dire : Au lieu d'ouvrir mes yeux, la boue va plutôt me les fermer ; je me suis souvent lavé à la piscine de Siloë, et je n'ai pas été guéri. Pourquoi donc m'y envoie-t-il ? S'Il avait le pouvoir de me donner la vue, pourquoi ne le fait-Il pas maintenant, que je suis en Sa présence ?

Rien de tout cela : il obéit sans mot dire, et s'en va montrant à tout le peuple la boue qu'il avait sur les yeux. Étrange spectacle ! qui devait rendre le miracle plus éclatant.

Qu'était-ce que la piscine ou fontaine de Siloë ? Saint Jérôme nous l'apprend. «Siloë, dit-il, est une source située au pied du mont Sion, qui ne coule pas toujours, mais seulement certains jours et à certaines heures, et qui sort avec un grand bruit à travers des cavités souterraines et des grottes formées par les rochers les plus durs. Nous le savons certainement, nous qui habitons ce pays».

L'origine de cette source est due à la prière du prophète Isaïe qui, avant de mourir, la demanda au Seigneur, pour les besoins des habitants de Jérusalem. Afin de recevoir les eaux de cette précieuse source, le roi Ézéchiass fit creuser un

vaste réservoir et plusieurs piscines, où se lavaient généralement ceux qui avaient contracté quelque souillure légale. La piscine est en grande partie comblée aujourd'hui. On y voit quelques arbres et quelques plantes. Elle a cinquante-trois pieds de long sur dix-huit de large et dix-neuf de profondeur. On trouve auprès des débris de murs et de colonnes, restes de son ancienne splendeur. Il y avait même une église, dédiée au *Sauveur illuminateur*, sans doute en mémoire de la guérison de l'aveugle-né.

L'Evangile a soin de nous apprendre que l'aveugle-né était un mendiant. Pourquoi ce détail ? Il est facile de le comprendre. **Le divin Rédempteur est le Dieu des pauvres.** Pauvre lui-même, pour eux Il a toujours montré de la préférence. Par cette conduite, où Sa bonté et Sa sagesse brillent du même éclat, Il voulait réhabiliter la pauvreté, et rendre respectables les pauvres et les petits, objets de mépris dans le monde païen. **C'est toute une révolution morale qu'Il opérât.**

Il fallait être pharisien, c'est-à-dire hypocrite et orgueilleux, pour lui faire un crime du miracle qu'Il venait d'accomplir : cracher à terre et faire un peu de boue avec un peu de terre détremnée dans la salive, n'était pas une violation du repos commandé par le sabbat. Il était ridicule de le prétendre ; mais ces mêmes pharisiens qui s'arrêtèrent à ces minuties ne reculaient ni devant les plus noires calomnies, ni devant les persécutions et les complots sanguinaires, pour perdre Celui dont la puissante parole démasquait leur hypocrisie. **N'y a-t-il plus aujourd'hui de pharisiens ?**

La haine des pharisiens ne tarda pas à se manifester. Mis à bout par les réponses de l'aveugle, ils ne trouvèrent d'autre moyen de se venger qu'en le maudissant et en l'excommuniant. Notre-Seigneur l'ayant appris récompensa avec Sa magnificence ordinaire celui qui L'avait si courageusement confessé.

Il lui donna **le don inestimable de la foi.** Croyez-vous, lui dit-Il, que Je suis le Fils de Dieu ? A ces mots l'aveugle, guéri de la double cécité du corps et de l'âme, se prosterna et prononce ce *Credo* qui, accompagné de contrition et d'amour, le sanctifie en un instant.

La semence divine était tombée en bonne terre. L'heureux aveugle devint un saint et un apôtre. Voici ce que l'histoire nous apprend de sa vie et de son apostolat. Dans son *Catalogue des saints*, le savant évêque d'Equilibrium, Pierre de Natalibus, s'exprime ainsi :

«Cédonius, ou Célidonius, fut cet aveugle de naissance, que Notre-Seigneur guérit, en mettant sur ses yeux de la boue faite avec Sa salive. Plusieurs croient qu'il fut un des soixante-douze disciples du Sauveur. Quoi qu'il en soit, il est certain, d'après les anciens monuments et les Actes des Apôtres, qu'il fut disciple du divin Maître.

IV - «Baptisé par les Apôtres, après l'ascension du Seigneur, il s'attacha particulièrement à saint Maximin. Jeté avec lui, ainsi qu'avec Lazare et ses sœurs, sur une barque sans pilote, sans gouvernail et sans voile, il fut expulsé de la Judée. Dieu lui-même gouverna la fragile nacelle et la fit aborder aux côtes de Provence. Le pays converti, **le bienheureux Lazare devint évêque de Marseille, et le bienheureux Maximin, d'Aix.** Célidonius partagea le ministère du bienheureux Maximin, et fut son coadjuteur dans la prédication de l'Évangile. Enfin, après une longue carrière, il mourut paisiblement à Aix et fut enterré auprès de son maître».

On comprend sans peine l'expulsion de tous ces illustres personnages. A tout prix, les Juifs voulaient se défaire des témoins de la divinité de Celui qu'ils avaient crucifié : leur vue les importunait. Mais en les rendant plus coupables, leur haine devenait **le salut des gentils.** Au lieu d'être reconnue seulement en Judée, la divinité de Notre-Seigneur allait devenir le dogme fondamental de la foi du genre humain. Il en a été de même dans tous les siècles. L'Évangile est comme le soleil qui passe incessamment d'un point du ciel à un autre. Quand une nation perd la foi, le flambeau divin va éclairer d'autres peuples et d'autres hémisphères. Que l'exemple des malheureux Juifs serve d'éternelle leçon aux peuples chrétiens !

ZACHÉE

I - «Etant entré dans Jéricho, Jésus traversait la ville. Et voilà qu'un homme nommée Zachée, qui était chef des publicains, et aussi fort riche, cherchait à voir Jésus pour Le connaître : et il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était très petit de taille ; il courut donc en avant, et monta sur un sycomore pour Le voir, parce qu'il devait passer par là. Lorsque Jésus arriva en cet endroit, Il leva les yeux ; et l'ayant aperçu, Il lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que Je demeure aujourd'hui dans votre maison.

«Et Zachée se hâta de descendre, et il Le reçut avec joie. Et tous ceux qui le virent disaient en murmurant : Il est allé loger chez un homme pécheur. Cependant Zachée, debout devant le Seigneur, Lui dit : Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. Jésus lui dit : Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que celui-ci est aussi un enfant d'Abraham. Car **le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu**».

II - Non loin de Jéricho, Notre-Seigneur avait rendu la vue à un aveugle, et une foule de peuple, témoin du miracle, le bénissait et glorifiait Dieu. Entré dans la ville, Il opère un nouveau miracle, la conversion de Zachée. Chacun de Ses pas est marqué par un bienfait. Exemple pour chacun de nous qui à la fin de sa carrière doit pouvoir dire avec le divin Maître : **J'ai passé en faisant le bien**. Comme le nom de Jéricho revient souvent dans l'Évangile, faisons d'abord connaître cette ville, témoin de la conversion de Zachée.

Jéricho était une des plus anciennes et des plus fortes villes du pays de Chanaan ; elle appartenait aux Jébuséens, lorsque les Israélites entrèrent dans la Terre promise ; on sait comment elle fut prise par Josué. Détruite de fond en comble, elle fut rebâtie plus tard et embellie par Hérode I^{er} ; puis assiégée, prise et ruinée par Titus. Malgré tant de vicissitudes, Jéricho demeura toujours célèbre par le nombre et la beauté de ses palmiers, plantés dans de riches prairies, et surtout par le balsamier qui croissait exclusivement sur une colline du voisinage. Jéricho était située à six lieues et demie au nord-est de Jérusalem, sur un affluent du Jourdain.

De cette ville, qui ne le cédait en magnificence qu'à Jérusalem, il ne reste aujourd'hui que quelques cabanes, formant un misérable village appelé Richa. Comme dans les autres lieux de la Terre Sainte, on voit que la justice de Dieu a passé par là.

«A notre arrivée, écrit un voyageur moderne, nous fûmes poursuivis par des femmes et des enfants qui témoignèrent leur étonnement en se moquant de nous. Nous allâmes dresser nos tentes sur un petit coteau sablonneux, à deux cents pas du village ; il fallut d'abord purger ce lieu des scorpions qui s'y trouvaient ; nous n'étions pas loin du lieu appelé dans l'Écriture *la Hauteur des Scorpions*. Ces reptiles sont plus noirs que ceux que j'avais vus ailleurs ; on dit que leur morsure est beaucoup plus dangereuse.

«Le village de Richa est composé d'une quarantaine de cabanes, moitié en boue, moitié en feuillage, habitées par des Arabes qui, dit-on, vivent de brigandage. Leurs cabanes sont entourées de haies de nopal et de branches d'arbustes épineux, pour les protéger contre les chacals et les léopards. Ces haies ont trois ou quatre pieds de hauteur et sont fort épaisses. Tels sont aujourd'hui les remparts de Jéricho.

«Un grand bâtiment carré, qu'on nomme la *Tour de Jéricho*, est le seul édifice qui rappelle un autre âge ; il est au Sud et séparé du village. Quelques soldats turcs nous observèrent un moment du haut de cette tour, puis reprirent leurs pipes et leur indolence. Jéricho, qui s'appelait la *Ville des Palmiers*, n'a plus que trois ou quatre chétifs exemplaires d'un arbre qui faisait sa gloire. On croit que la maison de Zachée était près du château, ou grand bâtiment dont j'ai parlé, et où l'on trouve quelques tracts d'une ancienne église».

Rebâtie par Adrien, Jéricho devint le siège d'un évêché, suffragant de Jérusalem. Mais parmi les cités de la Palestine, tombée une des premières au pouvoir des Turcs, elle est devenue ce que nous la voyons aujourd'hui. Venons maintenant à Zachée.

III - Comme son nom le fait croire, Zachée était Juif. Entré, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, saint Mathieu, par exemple, au service des Romains, maîtres de la Palestine, il devint par son habileté chef des publicains, ou collecteurs d'impôts. En leur qualité d'enfants d'Abraham et de peuple de Dieu, les Juifs se croyaient libres par nature. Aussi, ils haïssaient les étrangers, dont ils supportaient le joug avec une impatience tant de fois manifestée par la rébellion. Le signe de leur asservissement était l'impôt, dont les Romains et Tibère en particulier les avaient frappés.

Les collecteurs de cet impôt leur étaient tellement odieux, que leur nom était pour eux synonyme d'infâme et de voleur. Le chef des publicains s'appelait Gabba, d'où est venu notre mot **Gabelle**.

Zachée était le Gabba de la province. A ce titre, et à raison de sa grande fortune, acquise peut-être, comme celle d'un certain nombre de financiers, par des moyens peu honnêtes, il était plus que tout autre l'objet de la haine des Juifs et de leur mépris. De là les murmures qu'ils firent entendre lorsque Notre-Seigneur déclara qu'il voulait descendre chez Zachée. Celui-ci, comme le rapporte l'Évangile, attiré par la grâce, voulait voir le grand prophète, mais, étant petit de taille, la foule l'empêchait de l'apercevoir. Sans respect humain, lui prince des publicains, lui riche et déjà d'un certain âge, grimpe à un sycomore pour satisfaire sa pieuse curiosité. Le sycomore est un arbre de moyenne hauteur qui tient du figuier et du mûrier. Il tient du figuier par ses fruits qui ressemblent aux figues, et du mûrier par la conformité du feuillage. Devenu un objet de vénération, le sycomore de Zachée se voyait encore du temps de saint Jérôme.

Si le courageux empressement de Zachée nous paraît admirable, plus admirable encore est la bonté de Notre Seigneur, qui, sans égard aux murmures de la foule et au scandale qu'elle peut prendre de Sa conduite, choisit pour logement la maison du chef des publicains. Cet acte de miséricordieuse condescendance est la justification éclatante de la réponse qu'Il adresse un jour aux pharisiens, et le cachet de Sa mission réparatrice : **Le Fils de l'homme est venu pour**

sauver tout ce qui avait péri.

Avec Notre-Seigneur entra le salut dans la maison de Zachée. Baptisé plus tard par saint Pierre, avec Joseph d'Arimathie, il devint un des disciples les plus fidèles de son Rédempteur. **Sa femme** Bérénice ou Vérénice, dont on a fait **Véronique**, imita courageusement son exemple. Après l'Ascension de Notre-Seigneur et la persécution qui dans la personne de saint Etienne donna à l'Eglise son premier martyr et dispersa au loin les chrétiens de Jérusalem, Zachée et sa femme quittèrent l'Orient. Avec saint Pierre et saint Martial, un des soixante-douze disciples, ils partirent pour Rome. L'histoire fixe leur voyage à l'an 42 de Notre-Seigneur, la seconde année du règne de Claude.

IV - Après un séjour d'environ un an, Martial reçut ordre de saint Pierre, de se rendre dans l'Aquitaine, une des grandes provinces de l'ancienne Gaule, et partit incontinent avec deux prêtres, Alpinianus et Austricianus, Zachée et sa femme Bérénice. On croit que la sainte colonie aborda sur la côte de Médoc, au lieu appelé Pas-de-Grave. Zachée et sa femme s'établirent aux environs, tandis que Martial et ses compagnons s'avancèrent dans l'intérieur des terres.

Les vertus de ces deux étrangers ne tardèrent pas à leur concilier la vénération des peuples. A leur voix plusieurs personnes embrassèrent la foi entre autres un personnage important, à qui saint Martial vint conférer le baptême. C'est alors que l'apôtre de l'Aquitaine ordonna à Zachée d'aller à Rome, pour rendre compte à saint Pierre du succès de leur commune prédication. Zachée obéit et demeura deux ans à Rome, auprès de saint Pierre, dont il vit le martyre.

Sa mission accomplie, Zachée vint retrouver dans les Gaules saint Martial, apportant des reliques d'un prix inestimable. C'étaient un lingot de la sainte Vierge, du sang de saint Étienne et de saint Pierre. Bien qu'il n'ait pas péri par le glaive, comme saint Paul, le prince des apôtres avait versé son sang pour son divin Maître. Sans parler du crucifiement la tête en bas, inévitablement accompagné d'hémorragie, il avait subi la **flagellation** que la loi romaine infligeait aux condamnés à mort. Rome conserve encore aujourd'hui, dans l'église de Sainte-Marie, la **colonne** à laquelle il fut attaché pendant ce cruel supplice.

Cependant Bérénice était allée recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus et de son héroïque courage. Dégagé de tous les liens terrestres, Zachée résolut de finir sa vie dans la solitude. Cette pensée le conduisit au pays des Cadures, aujourd'hui le Quercy. Ravagé par César, dont la barbarie s'était signalée en faisant couper le poing à deux mille braves, coupables d'avoir courageusement défendu leur ville d'Uxellodunum, le pays se relevait à peine de ses ruines. Plusieurs parties étaient encore inhabitées. Zachée choisit pour sa retraite une vallée profonde, remplie de bêtes féroces qu'il chassa par ses prières. C'est ainsi qu'onze cents ans plus tard un autre civilisateur des Gaules, saint Bernard, purgea des voleurs *la Vallée d'absinthe*, et en fit Clairvaux, *la Vallée de lumière*. Zachée bâtit en ce lieu, en l'honneur de la sainte Vierge, une chapelle qui fut dédiée par saint Martial.

V - Plein de jours et de mérites, Zachée mourut dans sa chère solitude, devenue si célèbre sous le nom de **Rocamadour**. «Le 20 août, dit le Martyrologe des Gaules, au territoire de Cahors, la fête de saint **Amateur**, confesseur, lequel, de disciple de saint Martial étant devenu prédicateur évangélique, enseigna plus pleinement les Querciens, que son maître avait déjà convertis à la foi de Jésus-Christ, et étant célèbre en sainteté, reposa dans le Seigneur. Son corps, après sa mort, se conserva plusieurs siècles tout entier en chair et en os, et étant jeté dans les flammes par les calvinistes ne put jamais être consumé par icelles».

VI - Ce passage du *Martyrologe* demande quelques éclaircissements. Nous les donnons d'autant plus volontiers, qu'ils confirment toute l'histoire de Zachée. D'abord, au lieu de dire la fête de saint Zachée, le Martyrologe dit la fête de saint Amateur. Pourquoi ce changement de nom, et Amateur est-il bien Zachée, le Zachée de l'Évangile ?

Tout le monde sait que parmi les disciples, et même les apôtres de Notre-Seigneur, plusieurs changèrent leurs noms hébreux en noms grecs ou romains. Aux exemples que nous en avons donnés dans la vie de Nathanaël on peut ajouter celui de Simon le Lépreux qui prit le nom de Julien, Julianus, et de plusieurs autres disciples. «Ce changement, disent les anciens historiens, fut par eux concerté, afin que les gentils, qui abhorraient les Juifs, se rebutassent moins de leurs personnes et de la réception de l'Évangile»¹.

Que Zachée fut le nom propre, le vrai nom, le nom hébreu de saint Amateur ou Amador, «cela se prouve, dit Bertrand de la Tour, par la plus ancienne et plus constante tradition». Il a raison. Toutes les arguties de l'hypercritique, qui se croit d'autant plus habile qu'elle est plus dédaigneuse, viendront toujours se briser contre une tradition immémoriale, bûnée plus solidement que sur le marbre, dans la mémoire des peuples du Quercy.

Elle était perpétuée à Rocamadour :

1° par une très vieille planche de vélin, attachée au mur de l'oratoire du bienheureux. Le peuple qui se succéda de génération en génération à cet oratoire, creusé dans le roc, donna le nom d'*Amador du roc*, *rupis amator*, et en langue vulgaire Rocamadour, à Zachée amateur de ce rocher ; et le sien propre fut supprimé par l'usage ordinaire ;

2° Par la liturgie. Jusqu'à la suppression de leur chapitre, les chanoines de Rocamadour chantaient, le 20 août, fête de saint Amateur, l'évangile de Zachée, pour témoigner de l'identité de l'un et de l'autre, et de la créance invariable reçue de leurs ancêtres ;

3° Enfin, par un monument qui ne souffre pas de discussion. Nous parlons de la bulle donnée avec indulgence, en faveur de la chapelle de Rocamadour, par le pape Martin V, l'an 10 de son pontificat, c'est-à-dire en 1427.

«Martin, serviteur des serviteurs de Dieu. - Par le témoignage de notre très illustre fils en Jésus-Christ, Charles, roi

¹ D'ailleurs, depuis le contact habituel des Juifs avec les Grecs et les Romains, on trouve chez eux bien des noms étrangers à la nomenclature biblique. «Andreas est græcum nomen, quod a græcis quibus post Alexandrum Magnum subditi fuere, accepere Judæi, uti et Jason, Eupolemus, Lysimachus, Menelas aliaque plura nomina græca Judæorum quæ II Mach., IV et seqq. leguntur. Cor. a Lap., in Matth., IV, 20).

de France, et de notre très chère fille en Jésus-Christ, Marie, reine de France, nous avons appris que la chapelle de la glorieuse Vierge Marie, à Rocamadour, diocèse de Cahors, a été construite dès les premiers jours du christianisme, par Zachée, disciple de notre Sauveur, appelé aujourd'hui Amateur, dont le corps, comme on nous l'écrit, y repose entouré de vénération ; que cette chapelle, construite en l'honneur et sous le vocable de la glorieuse Vierge, a été dédiée par saint Martial ; qu'elle est merveilleusement riche de reliques et de bijoux de la sainte Vierge, puissante cause de dévotion ; en sorte que, dès l'antiquité, une multitude de fidèles, des différentes parties du monde, ont coutume de s'y rendre, bien que dans les derniers temps, à cause des guerres et des pertes dont ces pays ont été affligés, l'accès désiré à ladite chapelle n'ait pas été libre, etc».

Le roi est **Charles VII**. Ainsi, ce prince, aux prises avec les Anglais qui lui disputaient le dernier lambeau de son royaume, n'oubliait pas d'appeler à son aide un des puissants protecteurs de la France.

De ce monument pontifical, il résulte que la chapelle de Rocamadour remonte au commencement du christianisme ; qu'elle a été construite par Zachée ; que Zachée est le même qu'Amador ; que Zachée a été disciple de Notre-Seigneur ; que son corps repose dans cette chapelle ; que cette chapelle a été dédiée par saint Martial, par conséquent quelques années à peine après l'Ascension de Notre-Seigneur ; enfin, que dès la plus haute antiquité Rocamadour a été un pèlerinage célèbre dans le monde entier et très fréquenté.

VII - La bulle affirme que le corps de Zachée reposait à Rocamadour. Ce qui était vrai au temps du pape Martin V ne l'est plus aujourd'hui, si ce n'est en partie. Voici l'histoire de ce changement déplorable.

Fils du paganisme renaissant, et animé de la haine implacable de son père, le protestantisme avait envahi nos provinces méridionales. En 1562, le 3 septembre, les calvinistes conduits par le capitaine Bessonie et le colonel Duras, avec six cents chevaux et plusieurs hommes de pied, s'emparèrent de Rocamadour, et y firent un tel ravage, notamment aux choses saintes, que depuis on ne les a pu réparer.

«Ils brûlèrent les croix, les images ; celle de Notre-Dame fut sauvée. Les cloches furent fondues. Les chasubles et les autres ornements emportés, à la valeur de 15 000 livres. Le corps de Zachée, qui quinze cents ans était resté si entier que, selon Guillaume de la Croix, annaliste des évêques de Cahors, on disait en proverbe : *Cela est entier ou en chair et en os, comme le corps de saint Amador*, ce corps si vénérable fut tronçonné et taillé en pièces par ces sacrilèges. Enfin ils le jetèrent dans les flammes, qui respectèrent le saint et ne lui firent aucun mal.

«De quoi ces impies enrageant le dépeçaient de leurs hallebardes, et le capitaine Bessonie le brisa avec un marteau de maréchal. Les os du saint qui restèrent de ce débris sont à présent gardés en la paroisse de Rocamadour, où je les ai vus noircis de flammes, mais entiers. Un vieillard vénérable, témoin oculaire de cette tragédie, rapportait que le corps du saint, qu'il avait vu tout entier, était fort petit».

Ce simple détail a son importance : il confirme le récit évangélique, inconnu peut-être du bon vieillard, et qui donne à Zachée une taille au-dessous de la moyenne.

Le même témoin déposa qu'on voyait encore sur le visage du saint les poils et la barbe. Le Père Odo de Gissey avait vu lui-même un bras du Bienheureux avec une partie de la main. On y remarquait un doigt brisé, où paraissait du sang aussi vermeil qu'il pourrait être dans un corps fraîchement entamé.

Sœur du protestantisme et, comme lui, fille de la renaissance païenne, la Révolution de 93 attaqua de nouveau Rocamadour et profana les restes sacrés du bienheureux disciple de Notre-Seigneur. Aujourd'hui il ne reste plus que deux reliquaires, dans l'un desquels on voit des ossements à moitié consumés par le feu et mêlés à une poussière semblable à une cendre noire. L'autre contient des ossements que le feu n'a pas même endommagés. Le taffetas qui enveloppait le foie est encore empreint de marques sanglantes. Le foie même, loin d'être corrompu, conserve l'élasticité d'une chair vivante.

Malgré ces dévastations successives, Rocamadour n'a pas cessé d'être, après comme avant, un des pèlerinages les plus célèbres de l'Europe méridionale : un volume entier ne suffirait pas à contenir les noms des personnages illustres des différents pays, savants, magistrats, princes de l'Église et princes du siècle, qui sont venus, de génération en génération, visiter ce sanctuaire, source intarissable de faveurs miraculeuses.

Entre tous ces pèlerins, contentons-nous de citer le brave des braves, le type légendaire des chevaliers, **Roland**. En l'année 778, passant dans le Quercy avec son oncle Charlemagne, il vint offrir à Notre-Dame de Rocamadour un don d'argent du poids de son braquemart ou épée. Après la glorieuse mort de Roland, ce braquemart fut porté à Rocamadour, ainsi que le témoigne un des principaux historiens.

Roland, dit-il, fut occis par les Gascons, dans les détroits des Pyrénées. Charlemagne, honorant la mémoire de ceux qu'il avait chéris pendant leur vie, fit rechercher les corps des seigneurs de marque, occis par les Gascons, lesquels il fit porter à Bordeaux. Une partie d'iceux furent inhumés, aucuns au bourg de Belin, à huit lieues de la même ville, et Roland en l'église Saint-Romain de Blaye.

«L'on tient par la tradition, sur les lieux, que l'épée de Roland fut mise au-dessus de sa tombe, et sa trompe d'ivoire à ses pieds, laquelle a été depuis traduite en l'église collégiale de Saint-Sernin-lez-Bordeaux, et son épée à Rocamadour en Quercy. Le braquemart ayant été perdu dans les désordres des guerres suivantes, ou y substitua une lourde barre de fer, appelée l'épée de Roland, sans doute pour montrer par là combien était considérable le présent de ce guerrier».

Ajoutons, en finissant, que Rocamadour, avec sa profonde vallée, ses rochers à pic, son église à laquelle on monte par deux cents marches d'escalier, est un des sites les plus pittoresques de France, et que son sanctuaire relevé de ses ruines est aujourd'hui plus que jamais visité par d'innombrables pèlerins. C'est ainsi que le christianisme imprime à tout ce qu'il touche le cachet de l'immortalité.

SAINT MARTIAL

I - Notre-Seigneur venait de rendre l'usage de ses membres à un paralytique : cette guérison avait eu lieu le jour du Sabbat, et les Juifs Lui en faisaient un reproche, comme d'une œuvre servile. A leur accusation Notre-Seigneur oppose une double réfutation : Sa mission divine prouvée par Ses œuvres, et de plus un éclatant miracle. Ce miracle que nous allons rapporter donne lieu à la biographie de saint Martial.

II - «Après cela, dit saint Jean, chapitre VI, 1 à 13, Jésus s'en alla au-delà de la mer de Galilée, qui est la mer de Tibériade. Et une grande foule Le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'Il faisait sur les malades. Jésus voyant qu'une grande multitude venait à Lui dit à Philippe : Où achèterons-nous du pain pour donner à manger à tout ce peuple ? Et Il disait cela pour l'éprouver, car Il savait ce qu'Il avait à faire. Philippe Lui répondit : Ce qu'on achèterait de pain avec deux cents deniers ne suffirait pas pour en donner un peu à chacun.

«Un de Ses disciples, André, frère de Simon-Pierre, Lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour une si grande multitude ? Jésus dit donc : Faites-les asseoir. Il y avait beaucoup d'herbe en ce lieu-là. Tous s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Or, Jésus prit les pains ; et, après qu'Il eut rendu grâces, Il les distribua aux disciples, et les disciples à ceux qui étaient assis ; et Il fit de même des poissons, et leur en donna autant qu'ils en voulaient.

«Et après qu'ils furent rassasiés, Il dit à Ses disciples : Amassez tout ce qui reste, afin que rien ne soit perdu. Et ils amassèrent et remplirent douze corbeilles de morceaux de pain d'orge qui étaient demeurés, après que tous en eurent mangé».

III - Le miracle de la multiplication des pains se renouvelle éternellement sous nos yeux. Le grain de blé jeté dans la terre se multiplie au nombre de dix, de vingt et même plus. Comment se fait cette multiplication ? Non par la science de l'homme assurément ; mais **par la toute-puissance de Dieu**. Si donc Notre-Seigneur multiplie dans la terre le grain qui fait le pain, pourquoi ne pourrait-Il pas multiplier par Sa parole toute-puissante et dans Ses mains divines le pain même.

Si grand qu'il fût, le miracle de la multiplication des pains en préparait un plus grand nombre encore, la multiplication mystérieuse du corps adorable du Fils de Dieu, dans la sainte Eucharistie. En effet, dans le même chapitre, l'annonce du second suit immédiatement l'accomplissement du premier. C'est dans le désert qui bordait le lac de Tibériade, sur les confins de la Galilée, qu'eut lieu la multiplication des pains. Le lac devait son nom à la ville voisine de Tibériade, ainsi nommée, parce que Hérode le Tétrarque l'avait fait bâtir en l'honneur de l'empereur Tibère.

IV - **Les douze corbeilles** qui servirent à la distribution des pains miraculeux furent religieusement conservées, et plus tard, placées dans la basilique des Douze-Apôtres, que l'empereur Constantin fit bâtir à Constantinople. Avec un respect semblable et également facile à comprendre ont été gardées **les urnes** dans lesquelles Notre-Seigneur changea l'eau en vin, **aux noces de Cana**. Pour ne pas y revenir, je vais rapporter en peu de mots ce que nous savons de ces dernières et précieuses reliques.

Avant 1789, le monastère de Port-Royal, à Paris, possédait un de ces vases. Il était en porphyre rouge, contenait environ cinquante-deux pintes de Paris, mesure équivalente aux deux métrètes dont parle l'Évangile. Dans le milieu, sous les anses, on lisait deux caractères hébreux. Ce vase était exposé dans le chœur des religieuses. Suivant la tradition, il avait été rapporté par saint Louis, revenant de la Terre Sainte. Qu'est-il devenu ? Tout fait penser qu'il se trouve dans quelqu'un des dépôts publics de Paris. Il est vivement à désirer qu'une relique, si précieuse par son antiquité comme par les souvenirs qu'elle rappelle, revienne prendre place dans un des sanctuaires de la capitale, comme le corps de l'impératrice sainte Hélène, retrouvé dans l'église de Saint-Leu.

Autrefois, le monastère de **Saint-Florent, près de Saumur**, possédait aussi une des dix urnes de Cana, donnée aux religieux par l'empereur Charlemagne. Avant la révolution de 1793, **la cathédrale d'Angers** possédait également une de ces urnes. Elle était placée dans une niche au-dessous de laquelle on lisait : *Hydria de Cana Galilæa* ? «Urne de Cana en Galilée». Elle était, comme celle de Port-Royal, en **porphyre rouge**, et mesurait quarante-sept centimètres de hauteur sur quarante centimètres de diamètre à l'intérieur. C'est le roi René qui en avait fait don à l'église d'Angers.

A l'occasion de cette urne, on avait établi quelques cérémonies, relatées dans un manuscrit du commencement du dix-huitième siècle. Le second dimanche après l'Épiphanie, on exposait ladite cruche dans le sanctuaire, sur une crédence parée d'une nappe ; par les soins du garde-reliques, depuis l'heure de prime jusqu'à sexte. Après l'aspersion de l'eau bénite, on la remplissait de vin, et le maître-chapelain, accompagné du clergé, venait en faire la bénédiction. Ensuite avait lieu la procession à laquelle assistait l'évêque, le chapitre et le clergé.

Le maître-chapelain, revêtu d'une chape blanche, les épaules couvertes d'un voile blanc, prenait une burette de cristal, qu'on avait remplie de vin bénit, et la couvrant des deux extrémités de son voile, s'avancait, précédé de deux chanoines en chape blanche, tenant en main chacun une torche blanche allumée, tous trois couronnés de couronnes de romarin par-dessus leur camail. Arrivé devant le maître-autel, le maître-chapelain posait la burette au côté de l'épître et commençait la messe. On ne consacrait pas d'autre vin que celui de cette burette pour le saint sacrifice. Enfin, avait lieu la distribution du vin bénit. Le garde-reliques en étoile le distribuait, tant que la cruche demeurait exposée, au peuple qui se pressait en foule (Voir *Annales archéol.*, ann. 1835, et *le Monde*, 21 janvier 1867).

La présence, parmi nous, des nombreuses reliques de Notre-Seigneur s'explique :

1° par **la prédilection du Fils de Dieu pour la France**, la fille aînée de Son Église, comme le prouve l'envoi dans les Gaules de Ses meilleurs amis ;

2° par le désir exceptionnel que nos ancêtres montraient d'avoir **des reliques pour protéger le royaume** ;

3° par **les conquêtes** qu'ils firent au temps des **croisades**, et surtout par la prise de Constantinople, où les empe-

reurs grecs avaient réuni dans de magnifiques églises les insignes reliques recherchées par eux avec soin dans tout l'Orient.

V - Ainsi que l'Evangile nous l'apprend, après la guérison du paralytique, Notre-Seigneur s'était retiré sur une montagne, de l'autre côté du lac de Tibériade, tant de fois honoré de Sa divine présence.

Une grande foule L'avait suivi, les uns à pied, les autres en barques, tous oubliant les nécessités de la vie, avides seulement des paroles du bon Maître et des guérisons qu'Il opérait sur toute espèce d'infirmités. Cependant le soir approchait, et ce bon peuple n'avait pris aucune nourriture. Ému de compassion, Notre-Seigneur voulut pourvoir à ses besoins. S'adressant à l'apôtre Philippe, celui-ci manifesta l'impossibilité de trouver dans le désert de quoi donner à manger à toute cette multitude. «Pour cela, dit-il, deux cents deniers de pain ne suffiraient pas».

Philippe avait raison. D'après les calculs monétaires, deux cents deniers n'auraient pu procurer qu'une livre de pain à deux mille personnes. Or, comme il y avait cinq mille hommes, trois mille, sans compter les femmes et les enfants, eussent été privés de toute nourriture. Cependant, l'apôtre ajoute naïvement : «Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons». La réponse de Philippe constatait, aux yeux de tous, l'éclatant miracle qui allait s'opérer.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit Salomon. Ce jeune garçon était un petit marchand de poissons, qui avait suivi la foule afin de vendre des provisions alimentaires ; car cinq pains et deux poissons étaient trop pour son usage personnel. L'humanité est toujours la même : ce qu'on vit alors se voit encore aujourd'hui dans les assemblées populaires. De petits marchands arrivent dans toute sorte d'équipage, portant des objets de consommation, qui sur leur tête, qui au bras, qui sur des ânes ou dans des charrettes.

VI - Qui était ce jeune garçon ? c'était **saint Martial**, dont la grâce a fait un apôtre illustre, comme des autres pêcheurs de Galilée, suivant le style de la Providence, qui choisit toujours ce qu'il y a de plus faible, pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Voici son intéressante histoire.

Martial était de la tribu de Benjamin et **proche parent, en ligne droite, du premier martyr, saint Etienne**. On croit qu'il était né près de Rama, dans un village où l'on voyait encore au seizième siècle une église qui lui était dédiée (André Thevet, *Cosmographie*, L. VI, ch. LXX). A peine âgé de quinze ans, il se mit à la suite de Notre-Seigneur, qu'il ne quitta plus, tout en s'attachant particulièrement à **saint Pierre son parent**. Martial assista à la résurrection de Lazare et à la dernière Cène. **C'est lui, avec Cléophas, qui prépara l'eau et le linge pour le lavement des pieds**. Après la résurrection, il fut présent aux apparitions du Sauveur, et mangea avec Lui du poisson rôti et du gâteau de miel. Au Cénacle avec les apôtres, il reçut l'effusion du Saint-Esprit. Ainsi parle le très ancien bréviaire des Carmes, selon l'usage de Jérusalem et du Saint Sépulcre.

Devenu le compagnon inséparable de saint Pierre, comme saint Luc de saint Paul, Martial demeura cinq ans avec le chef des Apôtres, à Jérusalem, sept ans à Antioche ; et quand saint Pierre partit pour Rome, afin de combattre Simon le Magicien, il l'accompagna dans ce voyage.

C'était l'an 42 de Notre-Seigneur et la seconde année du règne de l'empereur Claude. Martial pouvait avoir vingt-sept ans. Son séjour à Rome fut d'environ une année. Ce terme écoulé, il fallut se séparer pour toujours de son cher maître. Averti par Notre-Seigneur, Pierre appela Martial et lui ordonna d'aller porter le flambeau de la foi aux peuples de la Gaule Aquitaine.

Depuis la division des Gaules faite par César, l'Aquitaine s'étendait depuis les Pyrénées jusqu'à la Loire, et depuis l'Océan jusqu'au Rhône. Vingt peuples différents en occupaient le territoire, qui comprenait : le Limousin, le Berry, l'Auvergne, le Quercy, le Rouergue, le Languedoc, le Bordelais, l'Armagnac. On voit quel vaste champ Martial avait à défricher¹.

Confiant dans sa mission, le conquérant apostolique se met en route avec deux prêtres, Alpinien et Austriclinien, Zachée et Bérénice, femme de Zachée. La petite troupe se dirigeait avec ardeur vers les Gaules, lorsqu'un fâcheux événement vint retarder sa marche. On était arrivé près de Florence, à une petite ville qui s'appelait autrefois Gracchianum, et qui porte aujourd'hui le nom de Granciano, près de *Colle di Val d'Elsa*, lorsque Austriclinien tomba malade et mourut.

Désolé de cette mort qui compromettait le succès de son apostolat, Martial retourne à Rome, et, les larmes aux yeux, rapporte à saint Pierre le malheur qui vient d'arriver. **«Prenez mon bâton**, lui dit saint Pierre, vous en toucherez le mort et il ressuscitera». Martial se hâte de revenir à Gracchianum : en présence de tout le peuple, il s'approche d'Austriclinien, qui, à l'attouchement du bâton de saint Pierre, se lève plein de vie. Or, c'était le **quarantième jour après sa mort**.

Convertis par ce miracle, les habitants de Granciano prirent saint Martial pour patron et firent bâtir une église au lieu même où fut ressuscité Austriclinien. Cette église était à quarante pas du pont appelé Grascia². Saint Martial emporta avec lui le bâton miraculeux qui opéra un grand nombre de prodiges. Il fut plus tard conservé avec soin dans l'église de

¹ Le pape Jean XX, successeur de Benoît VIII, ayant appris que quelques-uns se permettaient de contester à saint Martial le titre d'apôtre de l'Aquitaine, rendit le décret suivant, qui ferme la bouche aux contradicteurs : «Principi apostolorum Petro adhæsit (Martiales) utpote carne propinquus et baptismate filius, a quo, præcipiente Christo ad provincias Galliarum est destinatus, ubi infinitum populum a cultura idolorum removens, Christo sua doctrina dedicavit».

² Lombardelli, *Vita di S. Marziale, dedicata a la S. di nostro signore Clem. VIII*, c. p. 13. Dante fait mention, dans le xiii^e chant du Purgatoire, de la victoire que les habitants de Collé, aidés par les Florentins, remportèrent sur les Siennois, en 1269, et qu'ils attribuèrent à l'intercession de saint Martial, leur patron, parce que la bataille fut livrée sur le lieu même où il opéra la résurrection de saint Austriclinien. La *Magliabecchiana* de Florence possède une histoire manuscrite de Collé, où l'on parle de cette victoire remportée dans la plaine de Saint-Martial. Il y a, dans la cathédrale de Collé, une chapelle dédiée à saint Martial, et dont le grand tableau de l'autel représente le saint apôtre ressuscitant Austriclinien avec le bâton de saint Pierre. On voit aussi, dans l'église de Granciano, d'antiques peintures qui représentent saint Martial portant les pains d'orge et les poissons, avec une inscription sur son enfance, sa mission et le miracle de la résurrection d'Austriclinien.

Saint-Seurin, de Bordeaux, où il était encore à la fin du dix-septième siècle.

Le miracle qu'on vient de lire n'a rien d'étonnant. D'abord, les miracles étaient les lettres de créance des apôtres, et chaque jour ces lettres devaient être montrées aux païens qu'on voulait amener à la foi.

Ensuite, le grand chef de la doctrine chrétienne, saint Pierre, devait être plus que tout autre investi du pouvoir de faire des miracles. Aussi, nous voyons que l'attouchement d'un de ses linges, le simple passage de son ombre sur les malades, suffisaient pour les guérir : ce qui n'est dit d'aucun autre apôtre.

Qu'il ait ressuscité un mort de quarante jours, c'est l'accomplissement de la promesse du Fils de Dieu. Mes disciples, disait-il, feront des miracles plus grands que les Miens. Jésus ressuscite Lazare, mort depuis quatre jours ; saint Pierre ressuscite Austriclinien, mort depuis quarante jours : le Sauveur est justifié. Au reste, saint Pierre opéra plusieurs fois le même miracle, par le même moyen.

De là, un fait connu de quiconque a été à Rome. A la différence de tous les évêques du monde, **le Souverain Pontife ne porte pas de crosse**, bien qu'il soit l'évêque des évêques ; pas de houlette, bien qu'il soit le pasteur suprême des agneaux et des brebis. D'où vient cette apparente anomalie ?

Le bâton de saint Pierre était sa crosse ou sa houlette. S'en étant dessaisi pour les raisons que nous venons de dire, ses successeurs ont voulu perpétuer le souvenir de sa miraculeuse puissance : la chose n'est pas douteuse.

Remplie de joie par la résurrection d'Austriclinien, la petite troupe apostolique se remit en marche vers les Gaules, où elle arriva bientôt. Martial attaqua vigoureusement le démon, maître souverain de ces belles contrées. Ses exemples, autant que sa doctrine et ses miracles, jetaient les peuples dans l'étonnement. De l'étonnement naquit l'admiration, puis la confiance, la foi, le désir du baptême, suivis de conversions éclatantes et nombreuses.

«Chose remarquable ! dit un savant auteur, **à peine trouvez-vous quelque partie de l'univers qui ait embrassé l'Évangile avec autant d'avidité que la Gaule**. Aussi, il n'y a pas de pays qui puisse lui disputer l'honneur d'avoir eu pour le cultiver plus d'hommes apostoliques. En effet, saint Paul allant en Espagne laissa Trophime à Arles et Crescent à Vienne. Marseille et Aix reçurent, peu après l'Ascension les prémices de la foi par les soins de Lazare, Maximin, Marthe et Madeleine» (Feuardent, Sur le chapitre III du livre I^{er} de saint Irénée).

VII - Le premier miracle que l'on rapporte de saint Martial dans le Limousin fut fait à Tullum (Toulu). Le saint y avait reçu l'hospitalité d'un homme riche nommé Arnould. Il y demeura deux mois, prêchant chaque jour au peuple la parole de Dieu. Or, Arnould avait une fille qui était possédée du démon. Dieu le récompensa de son hospitalité par la guérison de sa fille. Un jour le démon dit à saint Martial : «Je sais que je sortirai de cette jeune fille, parce que les anges qui sont avec toi me tourmentent cruellement ; mais je te conjure par le Crucifié que tu prêches de ne pas m'envoyer dans l'abîme». Le saint lui commanda d'aller dans un lieu désert. Aussitôt le démon sortit. La jeune fille demeura comme morte ; mais le saint apôtre, lui prenant la main, la fit lever et la rendit saine et sauve à son père.

Il y avait à Tullum une garnison romaine commandée par un parent de l'empereur. Ce tribun s'appelait Nerva. Son fils étant mort subitement, étouffé par le démon, il prit l'enfant dans ses bras et le porta au saint apôtre.

Saint Martial était alors entouré de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Le tribun mit l'enfant à ses pieds, et se jetant à genoux avec sa femme, il lui dit en pleurant : «Homme de Dieu, venez à notre secours». Le peuple, touché de compassion, ne put retenir ses larmes. Le saint, voyant leur douleur et celle de ses disciples, se mit aussi à pleurer et dit au peuple : «Prions tous Notre-Seigneur pour qu'Il daigne ressusciter ce jeune homme».

Les chrétiens qui étaient là s'étant agenouillés, le saint fit cette prière : «Mon Dieu, je Vous supplie par Votre Fils unique, et par Pierre qui m'a envoyé en ce pays, de rendre la vie à ce jeune homme, afin que ce peuple croie en Vous». Il prit ensuite la main de l'enfant et dit d'une voix forte : «Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les Juifs ont crucifié et qui est ressuscité le troisième jour, lève-toi et dis au peuple **ce que tu as vu dans l'enfer**».

Aussitôt le jeune homme se leva ; il se jeta aux pieds de saint Martial en criant : «Baptisez-moi, serviteur de Dieu, parce que **nul ne peut être sauvé que par le baptême**».

Puis il ajouta : «Deux anges sont venus à moi avec un grand bruit, disant que par vos prières j'allais être rendu à la vie. Le lieu où j'étais est un immense abîme, tout rempli de ténèbres, où l'on n'entend que des sanglots, des cris de douleur et des gémissements, où l'on souffre d'un feu horrible et d'un froid pénétrant ; on y est suffoqué par une puanteur insupportable ; les démons ne cessent d'y torturer par divers supplices les âmes qu'ils y ont fait tomber».

En l'entendant parler ainsi, le peuple commença de crier : «Il n'y a pas d'autre Dieu que celui de Martial». Le saint apôtre les ayant instruits dans la foi, les baptisa tous au nombre de trois mille six cents personnes. Il alla ensuite au temple, dont il brisa les idoles. Il fit distribuer aux pauvres les présents que les néophytes lui apportaient.

Mais la réception qu'on lui fit à Abun (Agedunum), où il alla en sortant de Toulu, fut bien différente. Les prêtres des faux dieux survinrent pendant qu'il prêchait ; ils excitèrent le peuple contre lui et ses compagnons, et ils les battirent cruellement.

Pendant qu'on les traitait ainsi, saint Martial levait ses mains au ciel : «Seigneur, disait-il, Vous êtes notre refuge dans la tribulation qui nous environne ; délivrez-nous de ceux qui nous persécutent».

Dieu exauça la prière de son serviteur : ceux qui le frappaient devinrent aveugles. Étonnés de ce prodige, les prêtres allèrent en tâtonnant jusqu'à l'idole de Mercure, qu'ils interrogèrent en vain. Ils s'adressèrent ensuite à l'idole de Jupiter, d'où une voix leur dit que Mercure n'avait pu leur répondre, comme il avait coutume de faire, parce que les anges de Dieu le tenaient enchaîné dans les flammes depuis le moment où ils avaient injurié et frappé Martial le serviteur de Dieu.

Les prêtres vinrent alors se jeter aux pieds de saint Martial, qui leur pardonna et leur rendit la vue. Après quoi, il les conduisit devant la statue de Jupiter, auquel il dit : «Au nom du Seigneur Jésus, je te commande, démon, de sortir de ce simulacre et de le briser en présence de tout ce peuple».

Aussitôt, la statue fut réduite en poudre. Plus de deux mille personnes se convertirent. Saint Martial les ayant bapti-

sés, reçut du Seigneur l'ordre d'aller prêcher la foi à Limoges, où il se rendit avec ses disciples.

VIII - Formé à l'école de saint Pierre, Martial vivait d'aumônes et marchait nu-pieds. C'est ainsi qu'il arriva à **Limoges**. L'ancienne Augustoritum, antérieure à la conquête romaine, était alors une ville très importante. Comme partout, les Romains y avaient bâti des théâtres, des amphithéâtres et des casernes : c'est-à-dire que là, comme ailleurs, **régnait la vie sensuelle et le despotisme militaire.**

Ne sachant où loger, le nouvel apôtre, conduit par la Providence, frappe à la porte d'une noble matrone, nommée Suzanne. Cette dame était l'épouse du sénateur Léocade, gouverneur de la province. Elle reçoit Martial et lui donne l'hospitalité, ainsi qu'à ses compagnons Alpinien et Austriclinien. Ce saint paya son hospitalité comme saint Pierre donnait l'aumône, non avec de l'argent, mais avec des miracles : il guérit un frénétique.

Cette guérison particulière qui autorisait la doctrine était loin de suffire à son zèle. Comme saint Paul à Athènes, il sentait tous ses membres frémir en voyant la ville plongée dans l'idolâtrie. Son aréopage fut l'amphithéâtre. Il s'y rendit et prêcha son divin Maître. Furieux d'entendre une doctrine qui allait miner leur puissance, les prêtres des idoles le firent arrêter et jeter dans une prison, où il fut accablé de mauvais traitements.

La nuit suivante, comme le saint était en prières, une immense lumière éclaira la prison et l'on vit se renouveler à Limoges le miracle de Philippe, lors de l'incarcération de saint Paul. Les fers des prisonniers se rompirent, les portes des cachots s'ouvrirent, et tous les détenus, sans exception, demandèrent le baptême. Au même moment, les prêtres qui avaient arrêté l'envoyé du Tout-Puissant furent tués par la foudre : on peut juger combien ce double événement accrédita la prédication de saint Martial. Il était d'ailleurs secondé activement par la noble et pieuse Suzanne, de qui il avait reçu l'hospitalité.

Cette charitable matrone avait laissé en mourant une fille nommée Valérie. Baptisée par saint Martial, Valérie voua sa virginité au Seigneur. La double nouvelle de ce baptême et de cette consécration inouïe se répandit bientôt dans toute la ville. Elle parvint même aux oreilles de Stéphane, successeur du père de Valérie dans le gouvernement de la province. Ce personnage, venant de Marseille, remontait alors le Rhône pour se rendre à Limoges. Valérie apprit avec quelle douleur il avait reçu cette nouvelle, et se prépara aux luttes redoutables dont elle prévoyait l'approche. **Afin d'être plus apte au combat, elle distribua ses biens aux pauvres. Telle était parmi les premiers chrétiens la préparation ordinaire au martyre.**

A peine arrivé à Limoges, Stéphane s'empressa de demander la main de la jeune vierge. Promesses, prières, tout fut employé, et tout fut inutile. Furieux de se voir refusé, Stéphane eut recours à l'argument tant de fois employé par les persécuteurs ; il fit trancher la tête à Valérie. En allant au martyre, elle annonça au centurion Octavius, chargé de la décapiter, qu'il mourrait le lendemain. Son corps angélique fut enseveli à Limoges, et dans la suite transporté à Chambon en Combraille, où il repose encore.

Sainte Valérie est probablement la première, parmi les vierges de l'Occident, qui ait teint sa robe nuptiale dans le sang de l'Agneau. Agnès, Lucie, Suzanne, Flavie, et tant d'autres, ne sont venues qu'après elle. Ainsi, **les Gaules ont l'éternel honneur d'avoir donné au ciel une des premières vierges martyres, et à Rome, dans la personne de saint Lin, son premier pape après saint Pierre.**

Pendant, Octavius ayant accompli son office, vint dire à Stéphane qu'il avait vu l'âme de Valérie s'élever vers le ciel portée par les anges, parmi d'harmonieux concerts. A peine a-t-il prononcé cette nouvelle qu'il tombe mort aux pieds du gouverneur. Celui-ci, tremblant pour sa vie, ainsi que tout son entourage, envoie prier saint Martial de venir le trouver. Le saint arrive et ressuscite le centurion, qui reçoit le baptême avec plusieurs autres¹. Stéphane lui-même imite leur exemple.

Bientôt, appelé en Italie par l'empereur, il part avec un nombreux corps de troupes, dont il avait le commandement. Arrivé à Rome, il se dépouille de son riche uniforme, se revêt d'un cilice et s'en va nu pieds trouver saint Pierre, à qui il confesse ses fautes et raconte sa conversion.

IX - L'œuvre évangélique avançait rapidement, grâce au concours que donnaient à saint Martial, par la sainteté de leur vie et par l'éclat de leurs miracles, ses deux compagnons, Alpinien et Austriclinien, dont le Martyrologe romain fixe la fête au 30 juin. De son côté, le bienheureux Martial continuait avec succès son ministère apostolique. Suivant la promesse de Notre-Seigneur, le don des miracles lui était donné. Six morts ressuscités, un grand nombre de malades guéris, les démons sous des formes horribles, chassés des lieux qu'ils hantaient ou des personnes qu'ils tyrannisaient, attestaient avec éclat le pouvoir surnaturel du saint, et lui conciliaient la confiance et le respect.

Ce grand pouvoir, qu'il avait reçu au Cénacle, était entretenu en lui par la prière et la pénitence ; quoiqu'il fût atteint de la fièvre quarte, il jeûnait constamment au pain et à l'eau et ne prenait sa nourriture que vers le soir. Un genre de vie tellement austère paraîtrait incroyable, si nous ne l'avions vu retracé dans toute la suite des siècles par des hommes extraordinaires, et de nos jours reproduit en partie par le vénérable curé d'Ars.

X - Limoges évangélisé, Martial parcourut toute l'Aquitaine, fonda les églises de Mende, de Rodez, de Clermont, de Toulouse, de Bordeaux, de Bazas et d'autres encore. L'ancien catalogue des saints du diocèse de Limoges assure qu'il consacra quatre églises, en l'honneur de la sainte Vierge ; six en l'honneur de saint Étienne en Aquitaine : l'une à Limoges, les autres à Bourges, Périgueux, Cahors, Toulouse et Agen.

Dans la ville de Bordeaux, Zachée et Véronique avaient préparé les voies à la prédication de l'Évangile. Ils y connaissaient le comte Sigebert et sa femme Bénédicte, auxquels ils avaient raconté les miracles et la résurrection de Notre-

¹ L'histoire qu'on vient de lire est la traduction littérale du *Martyrologe* des Gaules, dont l'autorité est incontestable. Il fixe la fête de sainte Valérie au 19 décembre, et le Martyrologe romain au 9 du même mois.

Seigneur, dont ils avaient été témoins ; ils leur parlaient aussi des prodiges opérés par les apôtres, et surtout des miracles de saint Martial qui allait bientôt venir en ce pays.

Or Sigebert souffrait depuis longtemps d'une paralysie ; il dit à sa femme : «Nos dieux n'ont pu me guérir ; prends vingt cinq livres d'or et va trouver cet homme divin qui rend la santé aux malades et la vie aux morts : peut-être qu'il me sera propice». Bénédicte pria sainte Véronique de l'accompagner dans ce voyage et d'intercéder pour son mari auprès de saint Martial. Véronique y consentit, si l'on en croit la tradition conservée par les bas-reliefs du chœur de Saint-Seurin, dont nous parlerons tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit de ce détail, Bénédicte dit au saint apôtre : «Vous n'ignorez pas, seigneur, ce que je viens vous demander, car j'ai appris que vous lisiez clairement dans les cœurs. - Je sais, répondit Martial, que votre mari est depuis six ans attaqué de paralysie».

Bénédicte reprit : «Cela n'est que trop vrai, seigneur, et sauf la parole, il n'a plus aucun usage de ses membres. C'est pourquoi je suis venue vous trouver avec confiance, sachant que vous rendez la santé aux malades et la vie aux morts. Je vous supplie d'avoir égard à sa foi et à la mienne ; car si vous voulez bien le guérir, il viendra avec moi et tous les serviteurs de notre maison vous demander le baptême».

Martial fut touché de sa foi. Il lui dit : «Puisque vous croyez, je vais vous donner mon bâton que vous mettrez sur votre mari ; et il sera guéri». Mais il refusa le riche présent que Bénédicte lui apportait, se souvenant de la parole du Seigneur : **Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement.**

Toutefois, ce n'est pas à Bénédicte elle-même qu'il remit le bâton pastoral que saint Pierre lui avait donné. Suivant la tradition, il remit à sainte Véronique, comme étant plus digne de la porter, cette verge du nouvel Aaron, qui avait opéré tant de miracles.

On montrait en effet, avant la Révolution, dans l'église de Saint-Seurin, plusieurs bas-reliefs en marbre blanc où était représentée l'histoire de saint Martial. On y voyait saint Pierre envoyant Martial dans les Gaules avec ses deux compagnons ; saint Martial recevant le bâton de saint Pierre ; puis mettant ce bâton sur le corps de son compagnon, auquel il rend la vie. On voyait encore sainte Véronique s'entretenant avec Bénédicte ; puis Véronique recevant le bâton des mains de saint Martial ; et ensuite Bénédicte mettant ce bâton sur son mari.

Enfin on voyait saint Martial ayant à ses pieds une grande foule de peuple qu'il baptise (Le P. Bonaventure, t. II, p. 297 et 298 ; Barthélemy, *Les Vies des Saints de France*, t. I, p. 579). Avant de quitter saint Martial, Bénédicte lui demanda le baptême, qu'elle reçut avec toutes les personnes de sa suite. En arrivant à Bordeaux, elle leur dit : «Supplions le Seigneur, afin que, selon la promesse de Son élu Martial, Il daigne rendre la santé à mon mari». Dieu exauça leur prière ; car aussitôt qu'elle eut mis le bâton du saint sur Sigebert, il fut guéri et reprit sa force première.

Sigebert voulut remercier le saint apôtre, qu'il alla trouver avec tous ceux que sa guérison avait convertis ; Martial les instruisit et leur donna le baptême. Il vint ensuite à Bordeaux où il prêcha et convertit une grande partie du peuple, qu'un autre miracle éclatant venait de disposer à recevoir la foi.

En effet, un violent incendie menaçant la ville d'une destruction presque entière, Bénédicte, pleine de confiance dans la vertu de saint Pierre et de saint Martial, avait pris le bâton qui venait de guérir son mari, et l'opposant au feu, elle avait fait cette prière : «Dieu des chrétiens, que prêche le bienheureux Martial, délivrez-nous de ce péril imminent et montrez-nous Votre clémence, Vous qui avez promis de venir en aide à tous ceux qui croient en Vous, lorsqu'ils Vous invoquent».

Aussitôt, le feu tomba et s'éteignit entièrement, Ce miracle et plusieurs autres qu'il opéra, rendirent le bâton de saint Martial si cher au peuple, qu'on l'a toujours conservé précieusement dans l'église de Saint-Seurin, où saint Martial avait bâti l'oratoire de la Sainte-Trinité¹.

XI - Le souvenir de ces miracles est resté vivant à travers les siècles. En l'an 994, Gombaud, archevêque de Bordeaux, assistant à Limoges à la translation du corps de saint Martial, parlait ainsi dans une prière qu'il fit au saint apôtre de l'Aquitaine

«Ne tenons-nous pas pour assuré que la ville de Bordeaux, où est le siège de mon archevêché, a été par vous convertie à Dieu ? Nos pères nous ont appris qu'une femme, après avoir reçu de vous le saint baptême, avait appliqué votre bâton pastoral au prince de Bordeaux son mari, qui était atteint d'une pernicieuse maladie, et qu'aussitôt il avait recouvré la santé. N'est-ce pas le même bâton qui éteignit le violent incendie qui menaçait de réduire toute la ville en cendre ? et c'est pourquoi nous l'avons gardé précieusement jusqu'à ce jour» (Le P. Bonaventure, t. II, p. 302 et 303).

A la fin du dix-septième siècle, et probablement jusqu'à la Révolution, le bâton de saint Pierre était enfermé dans un étui d'argent, avec une glace de cristal pour le laisser voir. Le peuple avait une très grande confiance en cette «Verge sacrée», comme l'appellent nos vieux historiens.

Dans les temps de grandes pluies ou de longue sécheresse, on allait en procession à Saint-Seurin chercher la verge du nouveau Moïse. On la portait en chantant des psaumes jusqu'à la fontaine de Figueyroux, située entre le palais Gallienne et les Chartrons, et on la plongeait dans l'eau sans l'ôter de son étui.

Il semble que l'eau ne pouvait résister à la vertu toute-puissante de Pierre, dont l'ombre seule opérait des miracles ; car peu après la pluie tombait ou cessait de tomber, selon les besoins du peuple. Et il arriva plusieurs fois que la procession, avant de rentrer à Saint-Seurin, fut mouillée de la pluie qu'elle avait attirée du ciel (Le P. Bonaventure, t. II, p. 302 et 303).

¹ «C'est une ferme et solide tradition de cette province, dit un savant historien, que le bâton de saint Pierre, par lequel saint Martial ressuscita son disciple Austriclinien, est, jusqu'à maintenant, gardé avec grande religion et révérence dans la très ancienne église de Saint-Seurin de Bordeaux». (*Spond*, an. 74, n° 7).

XII - Limoges possédait un autre souvenir de saint Martial non moins précieux : c'est le calice qu'il apporta de Rome et dont il se servait dans ses voyages. Le Père Bonaventure de Saint-Amable, historien du saint apôtre, le vit en 1680. C'était un vase petit et sans ornement, On y voyait seulement ajouté au bas le buste de saint Martial, avec trois fleurs de lis en chef, qui sont les armes de Limoges. On avait coutume de le porter aux personnes malades de la fièvre et d'autres infirmités, pour les faire boire dedans : beaucoup en recevaient du soulagement et plusieurs étaient guéris.

Les habitants de Limoges et de la province portaient aussi des médailles représentant d'un côté saint Martial et de l'autre cinq pains et deux poissons en mémoire du miracle de l'Évangile. On faisait toucher ces médailles aux reliques du saint, à la grande ostension des reliques de la province, qui avait lieu tous les sept ans.

Le mardi de Pâques, on faisait aussi toucher à la châsse du saint apôtre, qu'on portait en procession, des petits pains et des poissons de pâte qui avaient ensuite la vertu de guérir de la fièvre. Il n'y avait jamais plus de cinq petits pains, soit séparés, soit unis, avec la figure des deux poissons. On en envoyait au loin pour la guérison des malades. Le Père Bonaventure raconte que des huguenots même furent guéris par l'application des pains de saint Martial, et qu'il le sut de ceux qui en avaient été témoins.

Cette vertu miraculeuse était certainement très ancienne ; car un siècle auparavant on écrivait au cardinal Bellarmin que les hérétiques, si furieux contre le culte des saints, n'osaient dire du mal de saint Martial, à cause des guérisons qu'il opérerait par les cinq pains, figure de ceux qu'il avait donnés à Notre-Seigneur.

Le correspondant du cardinal ajoutait : « Quoique ennemi de la foi romaine qu'il a prêchée, ils ne se taisent pas de ses louanges, forcés par l'évidence de ses miracles. **Quelle honte aux catholiques de douter des choses que les hérétiques même confessent et révèrent !** » (Le P. Bonaventure, ch. XIII, p. 68).

Tous n'en doutaient pas ; et c'est par ces prodiges et beaucoup d'autres de ce genre que Dieu récompensait et entretenait la foi de nos pères.

XIII - Afin de conserver dans la ferveur les peuples qu'il avait enfantés à Jésus-Christ, saint Martial établit que tous les habitants du Limousin et des pays d'Aquitaine les plus voisins viendraient à Limoges, prier dans l'église cathédrale et y faire des offrandes, quatre fois l'année, aux quatre-temps. Au douzième siècle, vers 1175, l'évêque de Limoges, Gérard du Cher, voulant conserver cette coutume immémoriale, frappa de l'amende d'un denier ceux qui négligeraient de s'acquitter de ce devoir, et cela sous peine d'excommunication.

Des difficultés étant survenues à cette occasion, le pape Alexandre III délégua pour en connaître le cardinal Pierre, évêque de Tusculum. Le prince de l'Église maintint la coutume, mais changea la peine pécuniaire en interdit ecclésiastique. Dans le décret qu'il rendit pour terminer le différend, le cardinal constate l'antiquité et l'authenticité de l'ordonnance de saint Martial. Il dit :

« Saint Martial, le très heureux docteur de l'Aquitaine, établit que tous les hommes du Limousin et des pays les plus voisins viendraient quatre fois l'année, aux quatre-temps, visiter la très sainte église de son siège, où il avait résidé vingt-huit ans en qualité d'évêque ; laquelle église était dédiée en l'honneur du premier martyr saint Étienne, et qu'ils présentassent dans ce temple, couverts de cendres et revêtus d'un cilice, l'hommage de leurs prières avec des offrandes et des luminaires ».

XIV - Quel spectacle ! Pendant de longs siècles, tous les hommes d'une vaste province venant quatre fois chaque année, en habits de pénitence, exprimer publiquement leur reconnaissance pour le don de la foi, et leur repentir de n'en avoir pas suffisamment profité ; voilà ce moyen âge tant calomnié parce qu'il est si peu connu ! Or, comme il était incomparablement plus religieux que nous ; sans hésiter nous soutenons qu'il possédait incomparablement plus que nous de lumière, de liberté et de bien-être.

Quant à ces belles traditions sur l'apostolicité immédiate de nos églises, chaque jour on découvre que rien n'est plus certain. En effet, ces traditions tirent leur origine d'une foule de témoins oculaires, qui ont transmis de père en fils les faits qu'ils ont vus. Leurs descendants les confirment par les monuments que leurs pères leur ont laissés. Les églises, les pierres gravées, les peintures anciennes sont des monuments réels, qui publient devant la postérité les faits que les premiers chrétiens nous attestent par leur zèle et par leur piété. Les traditions sont autorisées par le consentement général de tous les savants et de tous les fidèles chrétiens des églises particulières. Elles sont approuvées par les évêques des lieux. Les actes de leurs saints sont rendus publics dans le service divin et dans les canons de chaque église, où ils n'ont été insérés que de l'autorité des évêques contemporains ou voisins de ces faits. Que veut-on de plus ?

A Limoges, un fait perpétué jusqu'à nos jours constate encore la tradition de l'apostolat de saint Martial et de son identité avec le petit marchand de poissons de l'Évangile. Lorsqu'un nouvel évêque prend possession de son siège, et qu'assis sur son trône il reçoit l'hommage de ses diocésains, le premier personnage à le reconnaître pour le successeur de saint Martial est un petit évêque de quinze ans qui vient, en chape, mitre en tête et crosse à la main, se prosterner devant lui.

XV - Le grand apôtre des Gaules, saint Martial, avait combattu le bon combat. Pour lui l'heure de la récompense était venue. Le divin Maître en avertit son fidèle serviteur. Il lui apparut dans une gloire inexprimable et lui dit : « La paix soit avec toi. Parce que tu m'as obéi fidèlement, tu seras toujours avec moi dans la lumière éternelle ».

Saint Martial, rempli de joie, lui dit : « Seigneur, Votre présence me donne une vie nouvelle. Votre voix pleine de douceur est pour moi comme un parfum délicieux. Car Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu, le Fils du Dieu vivant, que j'ai vu, que j'ai connu, que j'aime, et dont le souvenir est toujours resté dans mon âme. Jésus, bon Pasteur, conduisez-moi à cette lumière que Vous avez promise à ceux qui Vous aiment ».

Notre-Seigneur reprit : «Dans quinze jours Je viendrai à toi, et Je te recevrai avec les Anges, les Prophètes et les Apôtres».

Lorsque les disciples de saint Martial apprirent que sa fin était proche, ils se réunirent autour de lui pour recevoir ses derniers enseignements. Il les instruisit encore une fois et leur fit ses adieux.

Quand ils le virent près d'expirer, ils ne purent retenir leurs gémissements et leurs sanglots. Mais saint Martial, levant sa main défaillante, leur fit signe d'écouter et dit : «N'entendez-vous pas ces beaux chants qui viennent du ciel ? Sans doute c'est le Seigneur qui vient comme Il l'a promis».

En ce moment on vit une grande lumière et on entendit une voix qui disait : «Ame bénie, sors de ton corps et viens jouir avec Moi de la paix et de la gloire qui n'ont pas de fin». Et pendant que son âme montait dans cette clarté, on entendit les anges qui chantaient ce verset du psaume : «Heureux celui que Vous avez choisi et que Vous avez appelé à Vous : il habitera dans Vos parvis éternels» (Ps. LXIV, 5).

Le lendemain, un paralytique qui était privé de l'usage de tous ses membres, ayant été porté près du corps de saint Martial, fut aussitôt guéri. Beaucoup d'autres malades, d'aveugles, de démoniaques, recouvrèrent aussi la santé par la vertu du suaire de saint Martial, que saint Alpinien, son disciple, leur faisait toucher.

Comme on portait le corps au lieu où sainte Valérie avait été inhumée et où fut bâtie plus tard la célèbre abbaye de Saint-Martial, on vit dans le ciel une grande lumière qui s'étendait jusqu'au sépulcre, les anges ayant voulu honorer la sépulture comme ils avaient honoré la mort du saint apôtre. Saint Martial entra dans la gloire après vingt-huit ans d'épiscopat, dans la cinquante-neuvième année de son âge, la quarantième après l'Ascension de Notre-Seigneur, la troisième du règne de Vespasien (74). Sa fête fut fixée au 30 juin.

XVI - Dieu glorifia la tombe de Son serviteur par beaucoup de miracles, dont saint Grégoire de Tours rapporte celui-ci:

Un homme était devenu muet pour avoir fait un faux serment dans une église. Dieu, qu'il avait pris à témoin de son mensonge, avait ainsi dévoilé son crime, refusant d'être son complice. Cet homme rentra alors en lui-même, et touché de repentir, vint au tombeau de saint Martial. Il pleura et demanda pardon à Dieu par l'intercession de Son apôtre. Après qu'il eut longtemps gémi dans son cœur, il sentit comme une main qui lui touchait la langue et le gosier et y répandait une vertu secrète. En même temps il eut l'inspiration de faire faire par un prêtre le signe de la croix sur sa bouche, et aussitôt la parole lui fut rendue.

En 994, une épidémie terrible appelée *la peste de feu*, ou **le mal des ardents**, fit d'affreux ravages dans l'Aquitaine. C'était un feu intérieur qui dévorait les membres auxquels il s'attachait, et les faisait tomber en pourriture. Cette putréfaction répandait une odeur insupportable et qui accroissait la contagion. Les malades mouraient par milliers. L'art de la médecine était impuissant contre un si épouvantable fléau.

N'ayant plus de secours à attendre des hommes, les peuples se tournèrent vers Dieu. Fille de saint Martial, l'Aquitaine implora l'intercession de son apôtre pour apaiser la colère divine. Les évêques résolurent de s'assembler à Limoges pour faire l'élévation des reliques de saint Martial et purifier les airs par la vertu de ses mérites.

L'un des premiers qui arrivèrent fut l'archevêque de Bordeaux, dont nous avons déjà parlé. Homme plein de foi, il alla s'agenouiller sur le tombeau du saint apôtre de l'Aquitaine, et levant ses mains au ciel, il lui dit en pleurant :

«O pasteur de l'Aquitaine, à qui vous avez prêché l'Évangile, levez-vous pour secourir votre peuple. Ne souffrez pas que les démons nous infligent les tortures infernales autour de votre corps sacré. N'est-ce pas vous qui serviez Notre-Seigneur à la Cène, quand Il lavait les pieds à Ses apôtres ? N'est-ce pas une tradition de nos anciens pères que vous étiez au Cénacle avec les autres disciples, le jour de la Pentecôte, et que vous y avez reçu comme eux avec le don des langues les autres dons de l'Esprit-Saint ? Montrez-nous donc que vous êtes miséricordieux comme votre divin Maître, qui était plein de miséricorde. Oui, j'en prends à témoin tous ceux qui sont ici, si vous n'éteignez pas les feux qui nous dévorent, je ne croirai plus rien des prodiges admirables que l'on raconte de vous, et je ne viendrai plus jamais prier sur ce tombeau».

Et alors Gombaud rappela au saint apôtre les miracles qu'il avait faits à Bordeaux, où le bâton de saint Pierre éteignit l'incendie qui menaçait de réduire la ville en cendre ; le priant d'éteindre aussi l'incendie qui consumait tout un peuple.

Le 12 novembre, les évêques levèrent de son tombeau le corps de saint Martial, qu'ils portèrent en grande pompe sur un coteau voisin de la ville. Une grande foule assistait à cette supplication solennelle, où les cris de douleur se mêlaient aux prières de l'Église. Arrivés au sommet, les évêques bénirent la ville et toute la province avec les reliques du saint apôtre. A partir de ce moment la peste cessa. Les malades guérirent. Une grande joie se répandit par tout le peuple. En souvenir et en reconnaissance de ce bienfait, on éleva à saint Martial une église sur cette colline, qui fut appelée «le Montjoie», *Mons gaudii*, et que le peuple appelle encore le Montjaury.

O foi de nos pères, qui obteniez des miracles ! qu'êtes-vous devenue ?

Quand on compare la foi des chrétiens d'aujourd'hui à celle des chrétiens d'autrefois, on rougit, on tremble et on se demande si nous n'en avons pas dans ces derniers temps, dont le Sauveur disait : «Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'Il trouve encore de la foi sur la terre ?» Quoi qu'il en soit, gardons soigneusement notre foi, une foi pratique, et disons à Dieu dans toute la sincérité de notre âme : **Mon Dieu, ôtez-nous tout, mais conservez-nous la foi.**